Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 10

Artikel: La préparation à la guerre de tranchées dans notre armée
Autor: Diesbach, de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339950

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

débris de toutes sortes, de munitions, d'armes, de souliers et de boîtes de conserve. L'odeur de cadavres s'en échappe, suffocante.

Sur la route, vers Sosmezzo, passe une colonne de 2000 prisonniers roumains. La plupart appartiennent aux anciennes classes d'âge, ils portent des bonnets de fourrure noirs, ou des casquettes semblables à celles des Autrichiens. Les officiers marchent en tête, plusieurs ont le monocle à l'œil et la tournure élégante.

Une auto de l'armée nous ramène à Bereczk. La circulation est déjà rétablie. Nous dépassons le long cortège des blessés. Sur la hauteur, avant de prendre les lacets de la route qui descend vers la plaine, nous apercevons, vers l'Ouest, du côté de Cronstadt, les sommets des Alpes de Transylvanie, qui resplendissent au soleil couchant.

V.

La préparation à la guerre de tranchées dans notre armée.

Il est un genre de combat dont nous ignorons encore les méthodes et les détails, c'est la guerre de tranchées. Le temps, l'expérience et le perfectionnement de l'outillage la maintiennent d'ailleurs en constante évolution. Ce qui était vrai hier ne l'est plus aujourd'hui ; mais ce que l'on préconise en ce moment ne vaudra probablement plus rien demain.

Un fait certain, c'est que la guerre de tranchées, à son degré actuel, suppose une artillerie gigantesque, sans cesse renouvelée et accrue, et une consommation de projectiles pour ainsi dire illimitée.

Sans cette artillerie, rien n'est possible de ce qui se fait actuellement, aussi bien dans l'offensive que dans la défensive. On ne peut attaquer un élément quelconque de tranchée sans l'avoir soumis au préalable à un tir de destruction presque

complet et sans l'avoir isolé en profondeur par un tir de barrage qui doit durer aussi longtemps que l'attaque et l'installation dans l'ouvrage conquis.

Sous le feu d'artillerie il est impossible de tenir dans les fossés ; mais le défenseur qui les abandonnerait pendant le tir de destruction de l'assaillant, risque d'en être coupé définitivement par le tirs de barrage.

Or, nous n'avons pas cette artillerie, ce qui est assez excusable, d'ailleurs, si l'on considère d'une part notre situation très spéciale entre deux groupes belligérants, qui en sont tous deux abondamment pourvus, et de l'autre les dépenses écrasantes de ce luxe inédit.

Est-ce à dire que nos fortifications soient pour autant sans valeur ? Bien au contraire. Pour se mettre en mesure d'agir contre elles, l'ennemi devrait sacrifier de longues semaines à les situer exactement. Puis il devrait amener et installer l'artillerie nécessaire pour crever notre ligne ; accumuler à sa portée des montagnes de projectiles et enfin la repérer. Ce ne serait jamais facile et serait toujours long. Nous y gagnerions en tous cas le temps de renforcer notre front de tout l'appoint en matériel de guerre que nous fournirait l'autre belligérant.

Il est d'ailleurs possible que nous soyons attaqués au début d'une invasion en dehors du front aménagé, et ce serait alors la guerre de mouvement avec ses fortifications passagères et improvisées.

Mais ce qui est infiniment plus probable, c'est que nous serions attaqués presque simultanément des deux côtés, et, dans ce cas, nos secteurs fortifiés nous permettraient d'agir beaucoup plus librement avec notre masse de manœuvre contre le front ouvert.

Nos fortifications sont donc précieuses, quoi qu'en disent les débineurs systématiques de tout ce qui se fait dans notre armée. Remarquons d'ailleurs que ces mécontents sont de deux catégories, opposées en apparence. Les uns contestent la valeur des fortifications sous prétexte qu'elles ne s'étendent pas à toute la périphérie de notre territoire ; les autres les condamnent comme superflues et inutilement coûteuses.

Mais laissons de côté tout ce qui se rapporte à la guerre de mouvement. Nos états-majors doivent s'y être préparés, et la qualité de nos troupes nous permet d'en espérer quelque résultat. Le couloir, laissé libre entre les fortifications et les Alpes n'est pas si large que nous ne puissions y retenir l'ennemi avec nos effectifs, tandis que la bordure Sud, en tous cas, nous assure le moyen de le contre-attaquer latéralement pendant toute la durée de sa progression.

Reste à voir ce que notre armée doit encore apprendre pour tenir avec quelques chances de succès nos fortifications existantes, et celles que l'on établirait plus tard devant l'envahisseur, quand nous serions parvenus, espérons-le, à arrêter également sa marche en terrain ouvert.

Actuellement, tout autour de nous, la guerre s'est immobilisée dans des tranchées continues, très rapprochées les unes des autres. L'attaque et la réaction ont emprunté chez les deux adversaires les mêmes méthodes ; tout progrès, toute invention sont aussitôt copiés dans le camp opposé. Ce que nos missions rapportent donc des armées belligérantes, c'est une impression très nette et très identique que la guerre a complètement changé de caractère. Mais leurs observations, faites là-bas, s'appliqueraient-elles absolument à nos circonstances immédiates ? N'ayant moi-même rien vu de la guerre, je suis mal venu peut-être de poser cette question. On peut se demander pourtant si la phase actuelle des opérations qui nous montre partout deux fronts très rapprochés, s'animant tour à tour pour se ruer à l'assaut, correspond réellement à ce que seraient chez nous les premiers contacts avec l'ennemi dans nos secteurs fortifiés. Il est permis d'en douter, et la réflexion nous fait entrevoir un tableau bien différent.

Dans le silence angoissant de l'attente, apparaîtraient des escadrilles ennemies, cherchant à repérer notre ligne. Malheur alors aux secteurs trop découverts ! Les oiseaux étrangers auraient tôt fait de rapporter leur tracé exact. Sans doute il n'était pas possible de masquer tous les ouvrages ; mais on aurait pu éviter parfois d'inutiles étalages de tranchées, dont le retrait à couvert ou la suppression même présentait plus d'avantages que d'inconvénients.

Il va de soi que la défense aérienne, tout au moins, ne commettrait pas l'indiscrétion de trahir par ses emplacements de tir la ligne dont elle voudrait interdire le relevé photographique. L'important ne serait pas d'abattre les avions ennemis, mais d'égarer leurs recherches.

Malgré tout, je doute que l'aviation puisse suffire jamais au repérage exact de notre ligne. Si bien servi qu'il soit par elle, l'adversaire devra compléter ses rapports par l'exploration ordinaire ou même par des reconnaissances en forces. Et ce sera à entraver l'approche de ces éléments que nous devrions, nous, employer toutes les ressources de notre activité. Un front fortifié doit pousser devant lui, aussi loin que possible, un puissant rideau de sûreté et des organes de découverte, le tout desservi par un réseau très complet de communications optiques et téléphoniques.

Si l'adversaire fonce sur ce voile et le déchire, nous devons pouvoir l'apprendre assez à temps pour le contre-attaquer avant qu'il ait vu quelque chose.

Ces entreprises, préliminaires indispensables de l'offensive ennemie, se multiplieraient donnant parfois l'apparence d'une attaque décisive. Mais comme l'assaillant ne disposerait encore que d'une artillerie insuffisamment orientée pour être très dangereuse, il ne serait pas difficile à la nôtre de lui tenir tête.

Dans cette prise de contact, le combat revêtirait vraisemblablement encore le caractère d'une rencontre ; nos fusils et nos mitrailleuses pourraient tout à leur aise agir aux grandes distances et aux distances moyennes, empêchant l'adversaire de mettre en œuvre les procédés habituels de la guerre de tranchées, où il est passé maître. Et il est probable que bien des semaines s'écouleraient en sondages de tous genres, avant qu'il puisse se rapprocher de notre front sous la protection d'une artillerie, enfin parvenue à pied d'œuvre et complètement repérée.

Jusque-là nous aurions reçu, je n'en doute pas — fourni par l'autre belligérant, — un sérieux complément d'outillage, et alors commencerait pour nous aussi la guerre de tranchées, mais dans sa forme défensive.

Cette guerre, nous devons l'apprendre, car nous en ignorons tout le détail. Il faudra mettre au point le service des postes d'écoute ; la liaison de jour et de nuit avec l'artillerie ; il faudra exercer enfin et surtout la contre-attaque et la traversée des tirs de barrage.

Les conditions pour réussir ? Avoir une troupe complètement familiarisée avec l'emploi des grenades de tout genre ; des tubes lance-flammes, des lance-bombes (où sont-ils ?), et de l'arme blanche ; avoir des tranchées pourvues d'un réseau de communications, minutieusement établi et complet ; exercer les unités non pas en arrière dans des ouvrages esquissés ou supposés, mais sur place, en pleine ligne fortifiée, dans les tranchées même que l'on devrait tenir ; passer en revue toutes les phases du combat défensif, depuis le premier contact avec l'ennemi jusqu'à la contre-attaque ; et cela d'abord dans le groupe, puis dans la section, et enfin dans la compagnie, le bataillon et le régiment. Dans cette préparation, l'instruction de l'artillerie et celle de l'infanterie sont inséparables; seul, le camp où toutes les armes, toutes les spécialités techniques pourraient coopérer, donnerait quelque chance d'obtenir un résultat pratique. Il constituerait, à mon humble avis, l'unique moyen de répéter le programme jusqu'à ce que l'exécution devienne impeccable dans son ensemble et ses détails.

Pour l'assaut des tranchées, les armées belligérantes ont des troupes spécialement formées. Les Allemands, eux-mêmes, n'ont qu'un « Sturmbataillon » par division. Toutes les troupes, au contraire, partout, doivent être à même de tenir leur secteur fortifié et éventuellement de le reprendre.

Je ne pense pas, pour ma part, qu'un service de relève puisse suffire à rompre complètement nos unités à la défense d'une ligne préparée. Le tir, l'initiation à la mitrailleuse, le service de frontière absorbent déjà une grande partie de notre temps. Mais, au nom du ciel, ne travaillons pas le « Sturmbataillon », destiné à l'assaut des tranchées de l'ennemi avant d'avoir appris à défendre les nôtres !

Major DE DIESBACH.